

C'était l'anniversaire de sa femme mais c'est lui qui était gâté. Il ressentit cette exquise excitation d'autrefois. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas joui d'une proie aussi intéressante et il se promettait une véritable cure de jouvence. Elle avait admis sans se méfier l'avoir côtoyé. Une simple allusion à la bande d'illuminés que son frère fréquentait jadis avait suffi :

– Ce serait bien si tu pouvais écrire sur Sandro, dit Alain à Carmen. C'est un hasard incroyable que tu l'aies connu à cette période si importante pour nous. Tout ce que tu pourrais écrire sur lui, un livre, une anecdote d'une page ou un simple souvenir, tout nous intéresse.

*À la rigueur un possible (et passable) début de roman. Ce mec est à des années-lumière d'imaginer ce qu'il me demande. Ou bien il sait et il est cynique ? Sandro était un salaud. M'avoir jetée comme une serpillière et venir ensuite me demander du fric. Non seulement il m'a traitée comme la naïve que j'étais mais pire que ça, comme une demeurée. Ça, je ne lui pardonnerai jamais. Et ce crétin qui pleurniche sur son petit frère pour m'attendrir et me soutirer quelques souvenirs.*

Carmen sentit la panique l'envahir. Tout se bousculait dans sa tête depuis qu'elle avait compris qu'Alain était le frère de Sandro. Elle réalisa soudain pourquoi ses sens étaient en alerte depuis qu'elle avait vu Alain. Son étrange

sourire avait rappelé à son souvenir un autre sourire aux lèvres fines qu'elle croyait avoir oublié. Au début, elle n'avait pas fait le rapprochement et ils s'étaient mis à discuter de mille choses. C'est de fil en aiguille qu'ils étaient arrivés à parler des circonstances dans lesquelles elle et Sandro avaient pu se connaître. Après avoir acquiescé, elle nia, disant que son nom ne lui rappelait rien. Mais Alain avait retourné le cadre posé sur son bureau et le lui avait montré : sur une photo, vieille de trente ans, les deux frères, oui, Alain et Sandro, souriaient ensemble, l'un à côté de l'autre. Elle n'avait pas pu s'empêcher de sursauter et de pâlir.

*C'est pas exactement ça, mais presque. Lorsque j'ai compris que mon interlocuteur était le frère de Sandro, je ne pouvais pas le croire. C'est ce que j'ai dit, mais ses arguments étaient troublants. Et lorsqu'il m'a montré l'album de famille, je n'avais plus la force de regarder. Sandro était là, égal à lui-même et j'en avais la chair de poule.*

Alain était un homme au physique commun, de type longiligne, maigre, plutôt grand. Il était habillé en gris. Rien en lui n'attirait l'attention, mais Carmen, intriguée par cet homme dès le début, avait remarqué, juste avant que Gabriela ne les présente, qu'au lieu de s'ennuyer comme il en donnait l'impression, il étudiait avec minutie chacun des invités.

*Dans la vie, un blond quinquagénaire, mou et gras. Grand, mais pas assez pour compenser un*

*ventre et un derrière deux fois plus larges que ses épaules. Non content de se croire encore séduisant, il se donne de l'importance et essaye de faire de l'esprit. J'avais presque oublié que cette espèce d'oiseau se reproduit bien dans les terres australes. Ils citent des intellectuels à la mode, en faisant de larges gestes qu'accompagnent vastes sourires et sourcils apitoyés sur ton défaut de curiosité intellectuelle. Ils excellent dans les manières de te faire éprouver de la gêne. Ça fait des années que ce petit jeu ne m'impressionne plus, mais malgré tout ça m'a été très désagréable.*

– Je t'en prie ! insista Alain en voyant qu'elle avait esquissé un geste de refus. Nous ne connaissons pas les amis qu'il fréquentait alors. Tu es la première personne l'ayant connu à cette époque que je rencontre. Il n'est plus des nôtres, il faut que quelqu'un nous éclaire sur lui. Tu ne peux pas refuser.

*Des amis ? Ces affreux jojos, ces voyous aux mines sombres que je voyais souvent avec lui ? Ou ses camarades disparus qu'il semble bien avoir livrés à la police politique ?*

Carmen se sentit plus vulnérable que jamais. Elle était extrêmement maigre et ne portait pas le moindre maquillage. Sa silhouette mince et sa coupe à la garçonne, très courte, lui donnaient, malgré la couleur complètement blanche de ses cheveux, un air plutôt jeune. D'habitude,

cet air jeune jouait en sa faveur, mais à cet instant, il la plaçait en situation d'infériorité. Elle portait une robe noire, étroite, très simple. Pour égayer l'air sévère de sa tenue, elle l'avait complétée par un très long collier à plusieurs tours fait de minuscules perles rouges, collier qu'elle enroulait sans cesse autour de ses longs doigts fins.

Elle n'osa pas demander à Alain les circonstances de la disparition de Sandro, mais apprendre que ce dernier n'était plus en état de faire du mal fut pour elle un grand soulagement.

*J'ai sabré le champagne pour fêter la bonne nouvelle. C'est cruel de se réjouir du malheur d'autrui ? Je m'en fous ! Et puis, il a suffi que je demande à Alain comment c'était arrivé, pour qu'il change aussitôt de sujet.*

Très animée et avec de nombreux invités, la fête donnée pour les cinquante ans de Blanca avait été jusqu'à cet instant une soirée agréable et détendue pour Carmen. Blanca et Alain habitaient une accueillante maison d'un quartier résidentiel petit bourgeois de la capitale. La maîtresse des lieux était une femme charmante, souriante et pleine d'attention envers ses invités et, selon les dires de Gabriela, très aimée par tous ceux qui la connaissaient. Contrairement aux autres femmes présentes, habillées de manière conventionnelle, bien coiffées et visiblement dans leur élément habituel, Gabriela attirait l'attention avec ses formes généreuses, ses vêtements larges et

colorés, à la mode des années soixante-dix, et des cheveux noirs, attachés en une longue tresse dans le dos qui accentuait ses origines amérindiennes. Même son regard vif, profond et bienveillant contrastait avec celui des autres femmes.

Carmen ne connaissait personne à la fête mais elle était venue avec Gabriela, chez qui elle logeait lors de ce court séjour. Cette dernière avait tenu à ce que ses deux amies fassent connaissance et ce n'avait été que pour lui faire plaisir que Carmen, faisant fi de ses réticences, avait fini par accepter de l'accompagner. Et des réticences, elle en avait, car elle se méfiait des rencontres pouvant lui rappeler certains aspects de son passé, et, tout particulièrement, les raisons qui l'avaient poussée à quitter le pays.

*Je débloque à plein tube. L'anniversaire ça va, mais le reste... Je ne sais pas quelle mouche m'a piquée avec ce cliché de la hippie et des bourgeoises, plus fripé que les chansons de Paul Anka à l'époque de mes premières surprises-parties. Et cette histoire des réticences ajoute une couche de pathétique franchement grotesque. Mais il n'est pas facile d'écrire un roman. Pire, avec ma veine habituelle, quelqu'un finira par se reconnaître et, c'est sûr, quoi que je fasse ça va mal se terminer.*

Alain s'était montré poliment intéressé par les activités de Carmen autour de l'écriture lorsque Gabriela avait

fait les présentations. Il trouvait très intéressant de parler à une femme écrivain qui séjournait si rarement au pays, avait-il dit. Elle habitait à l'étranger et ne revenait que très peu sur ses terres d'origine, malgré le succès grandissant qu'elle y connaissait. Carmen aurait préféré passer inaperçue, en évitant toute conversation sur elle et sur ses livres, mais ne voyant pas comment se dérober, elle avait fini par s'installer avec Gabriela et Alain, loin du brouhaha des invités, dans le petit salon qui servait de bureau à Alain. Et justement, même dans le pire de ses cauchemars, Carmen n'aurait pas pu imaginer la tournure que prendrait la conversation. Gabriela était assise à sa gauche et toutes les deux faisaient face à Alain, qui dominait la scène, car il s'était installé dans le fauteuil de son bureau, bien plus haut que le canapé où elles se trouvaient.

*Soyons justes. Le véritable frangin est en fait une des rares personnes à avoir lu (avec plaisir même, il semblerait) un de mes livres. Aimable avec ça. Et moi, au lieu de le remercier et de choyer un de mes meilleurs lecteurs, je ne trouve rien de mieux que d'en faire un personnage détestable. Le pire est que peu à peu, au fur et à mesure que j'écris, je commence à me poser des questions sur ses intentions.*

Tout le monde disait que son sourire était l'un des plus énigmatiques du pays. Alain le savait et il en jouissait. Personne ne pouvait imaginer les jeux machiavéliques qu'il était capable d'inventer. Il adorait l'ambiguïté, le

mystère et l'effet que ses agissements produisaient sur les autres. Son passe-temps préféré consistait à déclencher chez ses interlocuteurs l'émotion précise qu'il avait décidé de susciter. Il était passé maître en la matière, parvenant à un degré de raffinement étonnant. Avec le temps, c'était devenu bien plus qu'un jeu. Une œuvre de grand art où ni le bien ni le mal n'existaient. Il édictait ses propres règles qu'il respectait scrupuleusement. Non par principe, ni par morale – il n'en avait aucune – mais parce qu'il aimait la vie, la sienne, et qu'il ne franchissait jamais certaines limites au-delà desquelles il aurait été en danger. Il était un artiste narcissique qui admirait son art sans jamais s'exposer. Les rares fois où il s'était laissé aller au plaisir ultime, c'était il y a longtemps, dans des circonstances très particulières, et avec la certitude que personne ne pourrait jamais l'identifier. Seul Sandro le savait. Son unique regret était que, depuis la mort de son frère, il n'avait pas d'autre reconnaissance que celle de sa propre satisfaction.

Pendant un interminable instant, Carmen eut l'impression que son cœur ne battait plus. Elle avait du mal à respirer. Il aurait fallu nier, mais comme elle n'avait pas réussi à dissimuler entièrement sa réaction, elle avait été obligée d'admettre qu'elle avait connu Sandro. Ce fut seulement au prix d'un grand effort qu'elle réussit à se maîtriser et à s'entendre répondre :

– Non, je ne pourrai pas écrire sur ton frère, je suis désolée.